

Comment il ne faut pas prêcher

par Napoléon Rousselle

(1857)

Introduction

Pourquoi ce titre ? pourquoi sa forme négative ? Ne vaudrait-il pas mieux se demander ce qu'il faut faire que ce qu'il faut éviter ? A cette question, je réponds par une autre : Et vous, lecteur, comment se fait-il que vous ayez ce livre entre les mains ? Ne serait-ce pas précisément parce que vous l'avez supposé agressif ? L'eussiez-vous ouvert si je l'avais intitulé :

Conseils sur la prédication ?

C'est donc vous-même qui m'avez suggéré le mot que vous condamnez. Oui, la critique, voilà ce qui nous plaît ; « elle est aisée », non pas tant parce que les sujets en abondent que parce qu'elle chatouille agréablement la vanité de ceux qui la font et de ceux qui [6] l'écoutent ; la faire ou l'écouter, c'est dire du personnage critiqué : « Je ne suis pas cet homme-là. »

Maintenant, lecteur, vous à qui l'enseigne a fait franchir le seuil, je dois confesser qu'elle n'était là que pour attirer votre attention, et non pour satisfaire une maligne curiosité. Je vous préviens que mes critiques n'ont en vue aucune application particulière : les personnages mis en scène dans ces pages, sont des types et non des individus. Je déclare bien haut qu'aucun modèle mort ou vivant n'a posé devant mon imagination. Mes peintures sont le résultat d'impressions nombreuses reçues durant trente ans sur tous les points de l'Europe protestante. Si quelqu'un s'y reconnaît, tant mieux : il tentera de ne plus ressembler à son portrait. S'il croit voir ici son voisin, tant pis : c'est lui, ce n'est pas moi qui médis. En écrivant, je n'ai pensé à aucun membre de la famille, mais à la famille entière.

Les prédicateurs disent que pour profiter de [7] leur plus mauvais sermon, il suffit de se l'appliquer. En cela, les prédicateurs ont raison ; c'est pourquoi je les prie de faire ce qu'ils conseillent : de devenir pour un instant les auditeurs bienveillants de mon faible discours. J'ai pris pour moi le conseil que je leur donne, je me suis dit ce que je leur répète ; si je n'en fais pas mieux encore, du moins je me sens déjà humilié.

Oui, humilié. On a dit que la prédication était une action ; je me permets d'ajouter qu'une mauvaise prédication est une mauvaise action. Ses déficiences tiennent presque toutes au désir de son auteur de se prêcher lui-même. Or, il est impossible qu'ainsi préoccupé, l'orateur trouve en lui l'expression d'un sentiment qu'il n'a pas ; il est impossible qu'il ne laisse pas percer celui qu'il a ; il est impossible surtout qu'il soit béni de Dieu.

Je sais bien que signaler un mal ce n'est pas toujours le guérir ; mais que puis-je de plus que de le signaler ? Rien. Je crois même que le taire pour me mettre d'entrée à la recherche [8] des moyens de mieux prêcher, serait exposer les coupables à une nouvelle tentation, celle de mettre ces conseils au service de leur vanité. Il faut donc avant tout poser le doigt sur la plaie, dût le patient crier ; ce n'est que lorsqu'il aura reconnu sa maladie qu'il consentira à recevoir le remède et la guérison.

La difficulté de corriger celui qui ne veut pas être repris, semblerait devoir me faire tomber la plume de la main ; à vrai dire, la crainte de n'y pas réussir a retenu pendant sept ans ces pages captives. Toutes les fois que j'entendais une prédication me rappelant mon travail, je tirais mon manuscrit de sa cachette ; mais, hélas ! le lendemain la prudence le remettait dans le carton. Si je vais signaler les travers des prédicateurs, me disais-je, on me répondra : « Médecin, guéris-toi toi-même », on épiera mes discours, on m'y montrera les défauts que j'indique dans ceux de mes collègues ; les réprimandés se feront plus sévères que moi ; ils me demanderont pourquoi je mets sous les yeux du troupeau les misères de ses [9] conducteurs ; d'autres plus habiles me jugeront sans me lire, avec cette perspicacité que donne l'esprit de corps.

Eh bien ! n'importe, je publierai. J'accepte de courir tous ces dangers, je reconnais même que je risque bien de ne pas extirper la cause première des défauts indiqués ; mais si la cause reste, les résultats seront amoindris : la préoccupation de soi-même, en se voyant démasquée, s'efforcera, dans son propre intérêt, d'éviter les ridicules stigmatisés.

Enfin, la forme critique a je ne sais quoi de si bien adapté à notre nature qu'elle est, je crois, inévitable. Je ne dirai pas qu'elle revient à mon insu sous ma plume, ce serait une pauvre excuse, mais je dis que je la retrouve chez tous les écrivains ; si elle est plus patente chez moi, j'ose affirmer que cela tient à mon besoin de franchise, et non à mon désir de blâmer. D'autres ménageront mieux l'attaque, prépareront mieux le terrain ; ils souriront même à l'ennemi qu'ils veulent terrasser, mais ils en viendront toujours à fondre [10] sur lui ; ils le frapperont si courtoisement qu'il lui ôteront le droit de se plaindre. Je l'avoue, je n'ai pas cette habileté et ne me soucie pas de l'avoir, cela ressemble trop à une hypocrite lâcheté.

Au reste, Jésus. lui-même, pour instruire ses Apôtres, a commencé par leur rendre sensibles les vices de leurs contemporains. « Ne faites pas comme les Scribes, leur dit-il, gardez-vous des Pharisiens. » Chacun de ses admirables préceptes est mis en contraste avec les préceptes imparfaits des anciens. « On vous a dit : œil pour œil et dent pour dent, mais moi je, vous dis : si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente lui aussi l'autre. » N'est-il pas aussi remarquable que le Maître n'ait pas trouvé un seul modèle à nous offrir, même parmi les plus saints personnages de l'Ancien Testament, et que, lorsqu'il a voulu nous donner un exemple à suivre, il ait dû nous présenter le lis des champs, sans volonté, ou l'oiseau des airs sans conscience ? S'il a parfois opposé l'homme à [11] l'homme, ce n'est pas comme innocent, mais comme moins coupable ; Sodome vaut mieux que Capernaüm, les péagers devancent Israël ; mais ni les péagers, ni Sodome, ne sont proposés à notre imitation.

Je viens de mettre le lecteur sur la voie d'une objection a me faire : « En même temps que Jésus-Christ ne nous donne aucun homme pour modèle, ne se présente-t-il pas lui-même silencieusement à notre imitation ? Or, comme il a souvent prêché, n'auriez-vous pas pu dans votre sujet particulier l'offrir en exemple ? » Je reconnais la justesse de cette réflexion, et pour en tenir compte, j'ai mis à la suite du *Comment il ne faut pas prêcher*, le profil de Jésus-Christ, modèle du prédicateur. [12]